

MYTHOLOGIE DE LA VIE ORDINAIRE

Par Michèle Lesage

ISBN : 978-2-9819198-2-3

Table des matières

Sœurs pour la vie	1
Ixchel.....	6
Le cyclope et la méduse	14
Coucou Alain, le vétéran	20
La liberté au banc des accusés	28
Vénus ou Ondine, même combat.....	36

Sœurs pour la vie

Entre les lèvres gercées, un murmure :

— Il faut que je te révèle un secret. Mais, auparavant, tu dois écouter mon histoire.

« Dans une caverne où mon clan avait élu domicile pour se protéger des colères du ciel et de la terre, des tribus belliqueuses et des bêtes sauvages... »

L'interlocuteur s'esclaffe. À travers des pupilles grosses comme des têtes d'épingle, la malade décoche au visiteur un regard bleu pâle, dur et direct, qui lui est familier. Il a l'impression d'être soudain redevenu le gamin soucieux de plaire à sa grand-mère. Il n'osera plus l'interrompre.

« Au crépuscule, une fois le feu allumé, le repas englouti et les corvées terminées, nous nous amusions, mes sœurs et moi, à contempler les ombres sur les parois de notre refuge et à nous représenter des animaux qui se mouvaient dans les plaines. Je commençai d'esquisser une pouliche sur le sol, mais insatisfaite du résultat, je retouchai sans cesse mon dessin, soir après soir. Une nuit, notre chaman m'emmena dans la grotte des cérémonies où il avait peint des chevaux sur les pans de roche. Sa magie me souffla ! Ils paraissaient si vivants. Sans crier gare, il saisit mon visage entre ses mains et prononça une formule obscure. Ce fut la fin de ma première vie. »

Une préposée au sourire espiègle apporte une collation et entreprend de replacer les tubes qui ont glissé des narines de la conteuse, qui s'embrouille et l'écarte d'un mouvement brusque.

— Enquiquineuse ! lui envoie-t-elle d'une voix forte qui tranche avec son aspect général de faiblesse.

L'auxiliaire recule, tandis que le petit-fils, embarrassé, lui demande de les laisser seuls.

- Méfiez-vous. Elle est mauvaise! s'exclame d'un ton moqueur la dame qui s'esquive.
- Qu'est-ce que je disais avant que cette Madame Sans-Gêne ne nous dérange ?
- Mamie, tu parlais d'une première vie...
- Ah oui!

« D'autres vies m'attendaient. Dans l'une d'elles, je fréquentais une école où on enseignait aux filles les devoirs de leur rang. Mes sœurs et moi étions fières de notre lignée, mais la situation financière de notre foyer était précaire. Fuyant les moqueries de mes compagnes, je me cachais dans les hautes herbes du champ voisin. On ne me trouvait pas toujours. Pour trahir l'ennui, je capturais des couleuvres que je tenais par le cou et je leur narraï les péripéties d'un beau prince qui m'enlevait à un roi, provoquant une guerre et de multiples aventures.

Quelle surprise lorsque, adulte, je découvris qu'un poète aveugle avait rédigé cette épopée. Je n'y attachai pas d'importance, jusqu'à notre rencontre. Avec mes sœurs, je participais à une procession en l'honneur du dieu de la lumière. Il me barra le chemin et m'interpella : "Je te supplie, ô reine. Es-tu déesse ou mortelle ?"¹ Ses paupières s'entrouvrirent et je fus foudroyée par l'éclat blanc de ses yeux.

Dans la suivante, affectée d'un défaut de langage —j'articulais avec difficulté les sons—, mes parents m'empêchaient de sortir de la maison, bien que mes sœurs eussent promis de veiller sur moi. Je grimpais aux arbres du jardin pour m'offrir le spectacle animé de la rue. Un matin, ayant échappé à leur surveillance, j'en sautai le mur. Je fus ramenée au bercail par un prêtre qui, après quelques semaines de discussions, les persuada de me confier des fonctions divinatoires. Je fus la plus jeune des vierges de milieu pauvre qu'on n'eût jamais désignée. J'officiai au fond d'un trou envahi de vapeurs sulfureuses, les célébrants traduisant en prédictions mes discours incompréhensibles. Mes transes me rendirent célèbre; je fus consultée par des souverains de tous horizons.

L'observation du peuple et des tout-puissants m'inspirèrent des réponses aux questions existentielles que se pose l'humanité. Plus tard, j'appris que des monarques, des empereurs, des philosophes et des prophètes récupérèrent en leur temps ces pensées, à partir desquelles ils échafaudèrent des systèmes de croyances complexes et stériles. Mes réflexions pâtirent de métamorphoses si maladroites que je m'interdis de les poursuivre.

Au cours des siècles qui s'enchaînèrent, maintenue dans l'indigence, mon esprit s'appliqua à concevoir l'organisation politique idéale qui soulagerait les maux dont mes sœurs et moi étions affligées ainsi que les populations parmi lesquelles nous vivions. Je m'efforçai de m'impliquer, mais l'éloquence des ambitieux me fit battre en retraite.

Je préfèrai alors lâcher la bride à mon imagination. J'élaborai des tragédies, des drames ou des comédies mettant en scène des amoureux séparés par des conventions sociales ridicules, des mondes fantastiques opposant des nains à des forces maléfiques, mille fables et contes que j'inventai à l'infini. Je les lisais ultérieurement, en pleurant d'émotion, dans des livres publiés sous d'autres noms que le mien. »

Elle vocifère tout à coup : « Mon crâne est une passoire ! Qui me vole mes idées ? Quelle faute ai-je commise pour mériter cette destinée ? Pourquoi, vous, misérables mortels, avez-vous obtenu la grâce de réaliser des œuvres immortelles ? Pourquoi m'a-t-on séquestrée ? »

Elle crache à la figure de son petit-fils que plus personne n'est intéressé à dévaliser son cerveau, que, de toute manière, tout a été dit et que, même si une idée originale devait se manifester de nouveau, elle restera lettre morte ! Elle ne ressentira plus l'urgence de dire avant les autres ni la rage d'être soumise au silence, et c'est tant mieux, au fond ! Elle s'écrie :

— Et si je crève, qu'arrivera-t-il, hein ?

Le jeune homme se désole de la voir dans cet état. La veille, elle avait semblé surmonter les complications de la grippe sévère qui avaient nécessité son hospitalisation. Pour la distraire, il l'avait interrogée sur ses souvenirs. Leur échange a pris une tournure pour le moins étrange.

— Mamie, tu es ici pour recevoir des soins ! Tu ne vas pas mourir...

Hagarde, elle conclut résignée: «Maintenant, ils polluent la planète de télérealités et d'effets spéciaux engendrés par ordinateur. Les leaders, les journalistes, les artistes, tous débutent leurs phrases par "Moi, je". » Pointant un index arthritique vers lui: « Vous, les écrivains, vous vous accrochez à ce que vous connaissez; vous ne vous jetez plus dans l'inconnu ! »

Lasse, elle s'endort subitement, la tête retombant sur l'oreiller. Il se lève de sa chaise et remonte la mince couverture sur ses épaules. Du bout des doigts, il remet de l'ordre dans ses cheveux, caresse son bras décharné. Un courant de chaleur pénètre la peau distendue. Elle se réveille, étonnée et confuse.

— Sors-moi d'ici !

Elle tire sur le cathéter qui la lie au sac de soluté. D'un geste sûr, un homme de stature imposante portant un long sarrau attrape le support qui oscille de façon menaçante.

— Je m'appelle Dr Phébus, fait-il en serrant avec vigueur la main du visiteur.

— Allez-vous-en ! marmonne la vieille.

Elle chuchote rapidement à son petit-fils: « Je serai ta muse, sauve-toi, crée ! »

Le médecin adresse un regard de connivence au jeune homme.

— Un peu de sénilité, rien de grave. Je l'examine chaque jour. Elle sait qui je suis, ajoute-t-il en lançant un clin d'œil à sa patiente. Je constate qu'elle est en forme ! J'autorise son départ illico.

Il quitte la chambre. Dans le corridor, le suivent un groupe d'adolescentes, des bénévoles à en croire le surtout dont elles sont revêtues, ainsi que l'aide-soignante de tout à l'heure. Les deux premières tiennent une tablette et une liseuse électroniques, la troisième un masque. Deux musiciennes leur emboîtent le pas, chargées de lyres et de flûtes. La sixième danse plutôt qu'elle ne marche. La dernière arbore une étoile, un drôle de compas et une couronne de feuilles de laurier tatoués sur le front. Tandis qu'elles défilent, elles chantonnent un air enjoué qui évoque neuf sœurs entraînées dans une ronde.

Leur vue remémore au visiteur un relief antique. Pensif, il se retourne vers le lit où repose sa grand-mère. Interloqué, il s'adosse au mur.

— Mamie ?

Octobre 2016

¹ L'Odyssée, VI, 149. Traduction de Médéric Dufour et Jeanne Raison, GF-Flammarion, 1965.

Ixchel

« C'est curieux, quand je sors de mon logement, tout le monde me sourit et me fait la conversation, commence Lili. Pourtant, c'est pas moi qui prononce le premier mot, oh non ! Je saisis pas pourquoi les passants croient que je suis sociable. Y en a qui déposent des messages sur mon *windshield* avec leurs numéros de téléphone. Pour une femme passé la soixantaine, c'est spécial ! Ça doit être ma façon de m'habiller, pareille au soleil !

J'aime me prélasser dans le salon, entourée de décorations exotiques : des coquillages, des colliers de fleurs, un rideau de bambou, des chandelles, mon hamac, des photographies des *palapitas* et des plages, et une planche de surf. Autour des portraits de maman et de grand-maman Savignac qui sont au ciel, je place les anges, le bouddha et un chapelet. Mon frère Ben dit que je suis folle parce que je leur parle chaque jour. Pour pas m'entendre, il se réfugie dans la cuisine avec ses mots cachés ou dans sa chambre pour y faire du ménage. Il la tient bien rangée comme une cellule de moine ! Dans la mienne, c'est totalement différent : les matelas y sont empilés jusqu'au plafond et une dizaine de toutous constitue ma tête de lit. Je dors toute nue avec mon gros ours couleur crème. Je le mets sur moi et je tombe knock-out après deux minutes.

L'autre jour, ma sœur Denise a accepté que j'inscrive son adresse sur mes valises en prévision de mon départ en mars. Elle me rend service à cause de Ben qui s'emporte quand il trouve du courrier en provenance de l'étranger dans la boîte aux lettres. S'il tient tant à me protéger, il a qu'à m'accompagner ! Mais il se défile et c'est chaque fois la même histoire : ses allergies, la chaleur, les bibittes. C'est embêtant parce qu'aussitôt que je pose les pieds sur l'île de Cozumel, mon coin préféré au Mexique, les gars viennent me jaser.

Je veux bien bavarder une heure ou deux, mais après c'est fini ! On m'apprivoise pas si facilement; ils repartent avec des photos de moi, c'est tout.

Pendant un transit à Houston en mille neuf cent quatre-vingt-sept, un ingénieur haut placé à la Nasa m'a aperçue assise au bar et il s'est figé à deux pas de mon tabouret. Au bout d'un bon deux minutes, lorsqu'il a émergé de son coma, il s'est exclamé :

— T'es trop spéciale, tu devrais pas être seule ! Je vais prendre soin de toi.

Tout d'abord, mon protecteur m'a conduite dans un restaurant décoré avec des lianes suspendues aux arbres, des fougères géantes et des aquariums où nageaient toutes sortes de poissons. On a discuté pendant une heure et il m'a ensuite emmené visiter des souterrains remplis d'appareils électroniques. Il m'a confié que tous les éléments du futur de notre planète — les données sur les personnes, les gènes et les choses moléculaires — étaient rassemblés là. C'était impressionnant !

Le corps de Reggie était une perfection, coupé en V comme j'aime. Il m'a remis la clé de sa maison, située dans un complexe immobilier ultra riche et élégant. Après quelques semaines, je me suis sauvée. Je ne suis pas faite pour cette vie-là ! Pour me faire pardonner, j'ai rédigé une belle lettre dans laquelle j'expliquais les raisons de mon abandon. Il m'a écrit longtemps !

Trois ans plus tard, j'ai été abordée par des étudiants mexicains, Enrico et Ricardo, deux fils de médecin qui vivaient dans un château. Ils possédaient une magnifique piscine et quatre automobiles. Leur père m'avait procuré un permis et j'allais à la plage aussi souvent que je voulais. C'était la fête ! Ricardo, l'aîné, me plaisait, car il avait le teint basané, des yeux émeraude et les cheveux châtain. Il insistait pour qu'on se marie, mais je l'ai repoussé. Il vénérât trop les apparences alors que je me fous du jugement d'autrui. Enrico, lui, m'a promis de me préparer un îlot d'amour au ciel et de m'y accueillir lorsqu'il sera mort.

Là-haut, je ne pourrai pas choisir entre tous mes amoureux !

À Rouyn-Noranda où j'ai grandi, tous les hommes étaient en amour avec moi. Quand j'avais neuf ans, un photographe m'a pris en photo des centaines de fois dans un studio secret qu'il avait aménagé au sous-sol de sa maison. Ce n'est pas ce que les gens pourraient penser, c'était quelqu'un de raffiné! À l'adolescence, j'avais du fun avec les garçons, mais pas de sexe: la manière dont j'ai été éduquée, c'est un chemin dont je dévie pas. Avec mon amie Linda, je dansais sur les tables et on nous applaudissait. Après quelques mois, elle s'est mise à consommer de la drogue. Je me souviens qu'elle était d'une jalousie extrême. Comme j'exposais mon nombril avec mes pantalons jamais boutonnés, elle faisait un drame. Elle qui était si douce et si gentille, elle a fini par me donner des coups!

À quinze ans, elle s'est liée avec un homme avec qui elle a eu un enfant. Malgré sa nouvelle situation, elle continuait de fréquenter des gars. L'infidélité, moi, je désapprouve et j'ai dû mettre un terme à notre amitié. J'ai été dure, mais polie :

— Je ne veux plus que tu m'adresses la parole même si tu es ma petite sœur de cœur.

Peu de temps après, elle est quand même venue sonner chez moi, vêtue comme une dame! Dans l'entrebâillement de la porte —j'avais laissé la chaîne de sûreté attachée parce que je ne savais pas à quoi m'attendre—, elle a minaudé (là, il faut faire comme si c'était elle, ok?):

— Je voudrais te présenter un bon monsieur qui a de l'argent et qui vit à Toronto. J'ai parlé de toi et il aimerait entrer en contact avec toi.

J'ai pas pu m'empêcher de la traiter comme elle le mérite :

— Tu sembles réussir ta vie, mais je mélange pas les pommes, les poires et compagnie! Ciao!

Au fond, ça pouvait pas fonctionner entre Linda et moi parce qu'elle est Sagittaire et que je suis Taureau, ascendant Balance. Nos signes sont incompatibles. En plus, j'ai la Lune en Jupiter qui donne le goût d'explorer des lieux inconnus et de jouir de tous les plaisirs ! Comme j'ai Mars en Bélier, la force et la ténacité équilibrent ma personnalité. Selon ma numérologie, mes chiffres sont le sept pour la spiritualité et le cinq pour la liberté et les nouveaux horizons.

Pour preuve, toute petite, je me dénudais comme si je vivais déjà dans les pays chauds. Lorsqu'il y avait de la visite chez mes parents, ma mère m'obligeait à m'endimancher et je lui résistais :

— Maman, je suis née toute nue ! Les vêtements, ça me fatigue !

Ma mère me punissait.

Mes parents étaient rigides et ils essayaient de me détourner de ma nature intime. Ils désiraient que j'apprenne à cuisiner et à faire le ménage, mais je protestais qu'un jour j'habiterais au milieu des forêts tropicales, que je n'aurais qu'à cueillir des fruits pour me nourrir et à dormir sous les étoiles. Une fois, ils m'ont obligée à passer l'aspirateur. Avec la brosse, j'ai enfoncé le clavier du piano : bang, bang, bang ! Mon père m'a donné toute une raclée ! C'était pas la première ni la dernière ! Mon géniteur était pas comme son frère, mon oncle Albert qui était bien moins stressé. Lorsque je croisais mon oncle sur la rue, il me faisait monter dans son automobile et on causait quinze à vingt minutes. Sur la banquette, je gardais mes distances. Peut-être parce que je considère que les liens familiaux équivalent à une forme d'agression...

Le pédiatre à qui maman se plaignait de mes problèmes d'incontinence répétait que j'étais pas faite pour vivre au Québec. D'après Ben, je fabule, mais qu'est-ce qu'il en sait ? Pauvre maman, ça la dérangeait que je fasse pipi au lit même à quatorze ans. Elle m'a fait voir des psychologues, des neurologues, des spécialistes et, selon ce que j'ai compris, mon énurésie aurait son origine au moment de ma conception.

J'ai un sommeil si profond que je me mouille encore sans m'en rendre compte. Depuis qu'ils vendent en pharmacie des culottes avec des *shape* sexy, ça rend mes nuits plus confortables. Dans le Sud, ça se produit bien moins souvent !

Les îles, ça a toujours été mon obsession; à dix ans, je planifiais de m'y installer comme Robinson Crusoé. Suivre l'exemple de ma cousine Josette qui enseignait le français en Australie, très peu pour moi ! Un travail, la routine : la misère ! Ni celui de mon autre cousine Nicole qui s'envolait chaque année vers la Californie pour tenter de séduire Tom Sellech. Elle lâchait pas, au point qu'il a obtenu contre elle une ordonnance de protection ! Ça doit être son métier d'infirmière en psychiatrie qui a déteint sur elle.

J'ai fui le pays vers la fin de mes seize ans. Le sept du cinquième mois de mille neuf cent soixante-quinze (le cinq et le sept : le signe du destin !), j'ai atterri dans le Chiapas. J'ai demeuré à Palenque, un tout petit village avec des rues en terre et de grands champs près des montagnes. Le matin, on y récoltait des champignons magiques entre les bouses de vache. Le soir, ils avaient disparu !

Dès mon arrivée, une dame toute ridée prénommée Mescalina m'a agrippée et elle s'est écriée :

— *Ixchel, eres mi niña preciosa !*

Cette femme était chamane et m'appelait Ixchel, ma petite fille précieuse. En lisant dans ma main gauche, elle m'a instruite sur ma vie spirituelle. Elle m'a prévenue que tout ce qu'elle s'apprêtait à me dévoiler, j'allais le vivre. Elle a vu que j'ai une vieille âme aventurière et que j'apporterai cette vie dans la prochaine. En fixant la place centrale du village où jouaient des fillettes, elle m'a prédit que je côtoierais que des personnes extraordinaires qui voudraient pas d'enfants.

Ça m'a rassurée parce que j'ai été marquée par les pleurs et les cris de ma mère lorsqu'elle a accouché à la maison. Même avant la naissance du bébé, ça me choquait de voir son gros ventre et le fardeau qu'elle portait. Mescalina m'a affirmé que la région de mon cerveau liée à la reproduction était endormie. Elle a

aussi prophétisé que je manquerais de rien, mais que j'aurais à surmonter un obstacle majeur; elle m'a recommandé de faire confiance à l'Être suprême.

Je savais pas qu'elle songeait à Ben, je l'ai deviné plus tard.

Pendant mes cinq premières années au Mexique, j'ai pas donné de nouvelles à mes parents, car j'étais soit dans la jungle à me baigner au bas de cascades turquoise, soit sur les bateaux. Je vivais un véritable roman Arlequin, sans l'amour physique! Par hasard, j'ai rencontré un de mes cousins. Du bout de la rue, il a hurlé: « Lili! » (Je hais le prénom que mes parents m'ont choisi!) Il s'est mis à courir vers moi en s'époumonant: « C'est moi Guy, le fils de ton oncle Albert! » Il m'a implorée de donner des nouvelles à maman.

C'est là que j'ai commencé à envoyer des cartes. J'y dessinais l'océan, des oiseaux et le soleil avec un feutre orange pour lui communiquer mon bonheur de vivre ainsi que le Créateur m'a fait. J'écrivais « *Hola*, vous tous que j'aime de tout mon cœur. Je suis comblée par cette existence divine. J'ai du mal à le croire » Et je signalais « Ixchel, la petite sirène précieuse ».

Si j'étais pas tombée malade, j'aurais jamais quitté le Mexique !

Quand j'ai eu mon congé de l'hôpital de Rouyn-Noranda en août mille neuf cent quatre-vingt-deux, j'étais sans le sou. Mon père avait payé l'avion vers le Québec et les médicaments, mais il refusait de déboursier une cenne de plus. Des copines m'ont hébergée un temps et on se tenait dans les clubs. Elles rêvaient toutes de se marier avec mon frère Ben à cause de son beau corps musclé. Lui, les filles, ça l'intéresse vraiment pas. Ya que moi dans sa vie : il m'appelle sa princesse. Il m'a convaincue d'emménager chez lui et depuis, je suis très sage. Je mets de l'argent de côté et je retourne au Mexique tous les trois ou cinq ans.

Quand je vais dans mes paradis sauvages, c'est de l'autre côté de l'île de Cozumel, là où y a pas d'automobiles. Je loue deux grandes chambres climatisées où je place toutes mes affaires et une terrasse privée parce que j'aime ça me

mettre toute nue. J'y installe un hamac, une table et un parasol. Je me déplace à bicyclette ou à pied.

Entre mes séjours au Mexique, j'endure le calvaire dès que le froid se pointe. De septembre à mai, j'ai mal partout. Au moins durant l'été, mes douleurs disparaissent comme par magie. Je file dans les boisés des Îles-de-Boucherville, j'accroche mon hamac aux arbres et j'enlève ma robe. Pour ma sécurité, je m'équipe d'une batte de baseball et d'un couteau. Y a pas de danger là où je vais, y a que des canards. Ils savent pas que je suis toute nue ! Parfois, des chevreuils s'avancent vers moi, sans crainte. Je capote ! Nous partageons une énergie vibratoire identique !

En deux mille douze, je suis descendue aux enfers. Ben avait accumulé des dettes de jeux et de cocaïne. Le psychologue que son employeur lui a fait consulter a prétendu que c'était ma faute. Ils appellent ça un programme d'aide aux employés, mon œil ! En plus, y avait la propriétaire qui nous harcelait avec des procédures pour se débarrasser de nous. Elle a envoyé un inspecteur pour l'insalubrité, un homme très respectueux qui nous a juste recommandé de dégager le corridor pour qu'on puisse s'échapper de l'appartement en cas d'incendie. Ben me doit mille dollars sur les cinq mille que je lui ai prêtés pour se libérer des *shylocks*. Dire que c'est l'argent que j'économisais pour le Mexique ! J'ai consenti à réduire sa dette de quatre mille dollars, sinon il menaçait de me jeter dehors. Il maintient que c'est son argent après tout.

Dorénavant, Ben s'en tient à la bière et au pot. Quant à moi, j'aspire deux pofs par jour, je compte dix secondes, j'expire, *that's it*. Quelqu'un qui est un régulier aura pas l'effet que j'en tire parce que c'est juste occasionnel. Je plane dans mon salon en regardant le canal Évasion à la télévision. Je prends l'avion vers l'éden. Je *fly*!

Bon, là, y a un autre appel qui rentre. On se reparle ok ? »

Agiles, les pouces de Lili courent sur l'écran de son cellulaire.

« Allo ! t'as-tu une demi-heure ? C'est curieux, quand je sors de mon logement, tout le monde... »

Octobre 2018

¹ Ixchel, déesse maya vénérée comme déesse mère et des eaux marines. Elle représentait tout à la fois la bienveillance et la destruction. L'île de Cozumel est son lieu sacré.

Le cyclope et la méduse

Chaque jour à sept heures trente, Névi ouvre les rideaux de sa chambre, jette un regard de son seul œil valide sur la maison d'en face, entre dans la salle de bain et en ressort rasé de près. Puis, il s'habille de vêtements aux couleurs indécises, toujours les mêmes, sans jamais oublier son casque. Comme il a déjà préparé le couvert du déjeuner la veille au soir, il ne lui reste plus qu'à allumer la cafetière. Enfin, il va réveiller sa vieille mère, cueille le journal livré à la porte, vérifie si les stores du bungalow situé sur le côté opposé de la rue ont été levés. Cette résidence, vendue il y a peu, l'intrigue. Sans plus s'attarder, il commence à lire les articles à la une du matin en attendant que sa mère termine sa toilette. Il n'entame son repas qu'une fois s'être assuré qu'elle ne manque de rien. « Névi est un garçon dévoué » se plaît à répéter sa mère.

Rien ne le caractérise sinon ce casque qu'il porte en permanence, son œil unique et sa propension à rendre de menus services aux gens. À l'épicerie ou à la banque, il adresse un grand sourire à chaque employé qu'il croise, replace les objets ou les produits tombés des comptoirs, attend son tour sans ronchonner, remercie avec chaleur quand on lui tend la monnaie. Personne ne lui dit « Ah, bonjour, monsieur Deblois! », comme on salue les autres clients. Névi ne s'en formalise pas. Il ne s'offusque pas non plus lorsqu'ils manœuvrent sans subtilité pour se tenir à distance.

Pendant sa marche quotidienne dans le quartier — une fois le matin, une autre fois le soir —, il ramasse les déchets qui jonchent la chaussée, et s'en débarrasse dans les bacs adossés aux murs des habitations. Comme il chronomètre sa promenade, ça l'oblige à accélérer le pas pour compléter son itinéraire dans les trente minutes fixées, tant il y en a. Souvent, il est déchiré par le dilemme que représente la nécessité compulsive de soigner la propreté des lieux et celle de respecter l'horaire de sa routine.

Bien qu'il se rend de façon régulière au bureau de l'arrondissement, on ne semble pas prêter attention à ses requêtes. Sans se décourager, il y retourne contrôler l'avancée de ses réclamations. Lorsque la fonctionnaire affiche à l'écran les fichiers qui le concernent, elle s'étrangle presque. Le visage congestionné, elle lui répond qu'il doit être patient. Ses revendications forment un gros dossier qui ne fait qu'augmenter en volume de mois en mois : embaucher un inspecteur des poubelles, accroître le nombre d'éboueurs, redresser les poteaux de signalisation, enquêter sur les écureuils trouvés morts deux par deux aux premiers jours du printemps, repeindre le lampadaire dont la peinture est écaillée et changer l'ampoule qui clignote par moments, etc. Les employés de la ville lâchent un gros soupir de soulagement lorsque le cyclope casqué quitte les lieux.

Névi a deux frères, l'aîné et le benjamin, entre lesquels il se sent comme un poisson enlevé de son aquarium. Le premier évolue dans l'industrie du spectacle et voyage beaucoup. Le deuxième a fait fortune dans les revêtements de plancher. Tous les deux ne donnent pas leur place lorsqu'ils reviennent au foyer durant la période des fêtes. Dès leur arrivée, l'un dans un monstrueux VUS et l'autre dans sa BMW de l'année, l'atmosphère devient irrespirable. Du premier au dernier mot échangé entre eux, c'est un étalage de revenus et profits à six chiffres, de contacts relationnels et politiques, d'opinions tranchées sur les problèmes de société. Pendant qu'ils s'embrassent, se taquent, boivent et mangent, circulent d'une pièce à l'autre, Névi se tient coi, s'appliquant à desservir les assiettes du souper, à verser le café dans les tasses et le digestif dans les verres à liqueur. Le repas terminé, il les suit pas à pas, réajustant le couvre-sofa pour en effacer les plis, attrapant à temps un bibelot qui bascule, rétablissant l'ordre des périodiques dans le porte-revues. Les conjointes offrent leur collaboration, sans insister. Autrefois, elles s'essayaient à la conversation, mais il n'a jamais montré aucun intérêt pour leurs histoires. Pour dire la vérité, elles le pétrifiaient, mais depuis qu'il a adopté son casque protecteur, c'est lui qui les statufie. « Laissez-le tranquille », leur conseille sa mère.

Cette année, ses frères ont remarqué les trois Porsche garées l'une derrière l'autre sous l'abri d'auto des propriétaires d'en face. L'une est blanche, la deuxième rouge et la troisième noire avec, sur les flancs, des langues de feu. « Le secteur *s'upgrade!* » se sont-ils réjouis. « Ta maison va prendre de la valeur, m'man ! » Mais Névi doute que le voisinage se bonifie pour autant. Bien qu'une couronne de branches de cèdre pende devant l'entrée, qu'une guirlande d'ampoules vertes et bleues coure le long de la rampe d'escalier, aucun éclairage ne traduit la présence de ses habitants, sauf une lueur qui s'échappe d'un soupirail au sous-sol. Le lendemain ainsi que le surlendemain, Névi ne capte aucun mouvement. Devrait-il appeler la police ? Sa mère lui répond : « C'est pas nos affaires ».

Ces étranges voisins, il ne les a jamais vus. Matin et soir, quelqu'un hisse et baisse les stores des fenêtres, mais le logis est maintenu dans l'obscurité. Au cours des semaines suivantes, si une raie de lumière filtre entre les lames, ce n'est qu'épisodique. Quelques fois, la petite lanterne du perron demeure allumée toute la nuit alors qu'aucune voiture n'occupe l'allée du garage. À l'arrière, parce que la cuisine est toujours plongée dans le noir, il songe que la situation dénote quelque chose d'anormal. Pourtant, les déchets sont mis à la rue tout juste avant la collecte municipale, ce qu'il apprécie, car il peste contre les poubelles placées en travers des trottoirs bien avant que le soleil ne se couche. Les gens du quartier ne s'aperçoivent pas de tout le travail qu'ils lui imposent. Pour chaque bac qui s'interpose entre lui et son itinéraire journalier, il lui faut le redresser et le ranger en bordure du terrain, ramasser les restants de table éparpillés par les rongeurs nocturnes. C'est pourquoi en toute saison, il accroche une paire de gants épais à son ceinturon. Avec ses mystérieux voisins d'en face, pas de danger qu'une telle chose se produise ! Ils ne mettent aux rebuts que des contenants propres recouverts de peinture, des boîtes sans étiquette, des récipients en métal, des câbles et des tubes, ce qui donne à penser qu'ils poursuivent de perpétuels travaux de rénovation.

Lorsqu'ils ont emménagé au début de l'été, les propriétaires ont clôturé le terrain. Depuis, une compagnie d'entretien paysager vient tondre le gazon dépourvu de fleurs. Chez lui, dès que le temps s'adoucit, pointe en rangées les jonquilles, les crocus et les tulipes. Puis s'épanouissent les pivoines, les œillets et vers la fin juillet les hibiscus. C'est sa mère qui tient tant à les disposer un peu partout sur leur parterre. S'il n'en allait que de lui, il éliminerait toutes ces plates-bandes qui n'engendrent que des pétales fanés dispersés par le vent. « Tu n'y touches pas, sinon... », l'a-t-elle menacé.

L'autre jour, il s'est étonné de voir une très jolie femme aux joues proéminentes et à la chevelure entremêlée de longues couettes blondes entortillées sortir du garage. Elle transportait au-dehors une poussette qu'elle s'appropriait à ranger dans le coffre de la Porsche noire avec les langues de feu. Cette journée-là, l'odeur de solvant et d'urine de chat qui flotte autour de cette maison s'était intensifiée. Névi déteste les chats. Ils bondissent des buissons sans crier gare, guettent les oiseaux aux pieds des arbres, se font écraser par les automobiles. Le chat est un animal propre de sa , mais au comportement brouillon. Il préfère les chiens, pour la plupart obéissants lorsqu'ils sont bien dressés. Un voisin promène son beagle à l'heure où il effectue son circuit habituel. C'est un bon chien, qui marche au pied et qui répond à ses commandements au doigt et à l'œil. Névi aime les beagles, mais son maître le dépasse en accélérant, ignorant son sourire engageant. Quand il se penche pour le caresser, ils l'ont déjà devancé de quelques mètres.

Lorsque la femme a tenté d'introduire la poussette dans l'espace à bagages, Névi s'est rendu compte qu'elle ne parviendrait pas à la plier correctement pour l'y insérer. Bien intentionné, il lui a proposé de l'aider, mais elle l'a écarté, les yeux exorbités par la surprise. Nullement démonté par son attitude, il l'a observé, immobile, s'esquinter sur les grosses roues qui refusaient de pivoter vers l'intérieur. Il aurait voulu lui donner un coup de main, vu qu'il connaît bien le secret de ces engins diaboliques. Au marché, les jeunes mamans sont nombreuses à tirer comme des enrégées sur le système de déverrouillage, à s'éreinter les poignets pour orienter les roues en position ou ramener les articulations du repose-

jambe pendant que leurs rejets hurlent attachés dans leurs sièges d'auto. Protégé par son casque, il les aborde en souriant, s'accroupit et règle la difficulté en deux temps trois mouvements. Elles repartent en catastrophe, sans le remercier, comme si elles fuyaient un péril. Il ne tient pas tant à l'expression de leur gratitude vu que ce qui le motive, ce sont les objets bien rangés. Rien ne peut l'empêcher de réaliser sa mission avec la détermination d'un Siegfried à l'assaut du dragon.

Absorbé, il n'a pas vu le maître du beagle approcher et sa mère qui s'agitait derrière les rideaux du salon. Le chien est parti comme un fou vers la poussette et son maître s'est étendu de tout son long. La femme lui a donné un coup de pied, l'animal a hurlé et a exécuté une circonvolution inattendue, décrochant d'un coup de boutoir la laisse de son collier. S'enfuyant vers le garage, il a disparu sous la porte à demi descendue, Névi à ses trousses.

Découvrant un bric-à-brac de tuyaux, de bombonnes et de barils en métal, il s'est arrêté interdit. L'odeur de moufette et la saleté l'ont saisi à la gorge. À son passage, la porte actionnée par un dispositif de sécurité s'est relevée et refermée brutalement, décapitant la voisine qui s'était précipitée à sa suite. Épouvanté par la tête virevoltante, le décor insolite et le chaos ambiant, il a oublié la raison pour laquelle il s'était engagé dans cet endroit inconnu. La respiration coupée, il a tourné de l'œil, le seul qu'il n'a jamais eu.

Lorsqu'il a émergé de son bref coma, des policiers arborant des casques munis de masques à oxygène et des combinaisons blanches étanches assistaient les ambulanciers qui l'installaient sur une civière. Il a cru être mort et reçu au paradis en voyant autour de lui tous ces anges coiffés comme lui.

Plus tard, les journaux ont titré : « Un labo de drogue clandestin démantelé » ; « Des drogues illégales cachées dans des poussettes » ; « Une criminelle décapitée par un déficient intellectuel borgne ».

Dorénavant, tout le monde le reconnaît : Névi Deblois¹ est un garçon serviable.

Octobre 2019

¹ Nevidebla : invisible en esperanto. Dans la mythologie grecque, la kunée est un casque fabriqué par les Cyclopes. Grâce à cette protection, Persée, roi argien, eut raison de Méduse, l'une des trois Gorgones.

Coucou Alain, le vétéran

The dooms of men are in God's hidden hoard.
William Butler Yeats

Sur la rue Louvain, entre l'Église Notre-Dame-de-la-Délivrance (une Mission catholique tamoule) et l'École Christ-Roi (école non confessionnelle malgré son nom évocateur ostentatoire), se tient la deuxième journée du bazar annuel. Entre la Sainte-Vierge logée dans sa cage de verre, le crucifix perché au haut du mât fiché devant le temple et les croix qui ornent les portails de l'établissement scolaire, le passant pourrait croire marcher en terre sacrée.

La veille, de nombreuses ventes ont été conclues au profit des familles nécessiteuses ou émigrées depuis peu. Sur le trottoir s'alignent encore des tables surchargées d'articles en fin de vie : des services de vaisselle incomplets, des tasses dépareillées, des appareils électriques trahissant leur âge, des nappes et des couvertures vieillottes, des bibelots aux couleurs criardes, des chaises fatiguées, des gants, des tuques et des pantoufles tricotés avec plus ou moins de bonheur, des jouets rafistolés, des VHS, DVD et CD, des écrans d'ordinateur obsolètes, des claviers et des câbles en quantité. Dans des boîtes de carton, ont été déposées pêle-mêle des piles de livres de seconde main.

Tôt le matin, une des bénévoles, Brigitte Briançon, s'est présentée possédée de l'intime conviction que cette bibliothèque à ciel ouvert l'attend. La veille, elle a eu une âpre discussion avec Medhora Morrigan, l'initiatrice de cette activité de bienfaisance. Med, qu'on surnomme ainsi en référence aux clubs Med en raison de son sens aigu de l'organisation et de ses dispositions naturelles pour l'animation de groupes, ne voyait aucun bénéfice à les mettre en évidence.

— Ça serait de la perte de temps, a-t-elle affirmé en rejetant dans son dos la tignasse rousse qui couvre ses épaules. Ça intéresse plus personne. On envoie tout au recyclage après.

De toute la nuit, Brigitte n'a pas dormi. Ces livres que l'on boudait l'interpellaient. Il lui paraissait essentiel de ne pas laisser sombrer dans l'oubli l'œuvre de toutes ces personnes qui avaient consacré des milliers d'heures à partager leurs connaissances, leurs réflexions et l'aboutissement de leurs efforts créatifs. Elle-même à la recherche d'une vie post-carrière, elle s'identifiait à ces réservoirs de savoir en attente d'une renaissance.

Professeur d'art plastique dans une polyvalente pendant trente-cinq ans, la retraite ne lui convenait pas. Les jeunes lui manquaient bien que les étudiants n'avaient pas toujours été réceptifs : certains se cabraient devant les techniques imposées, d'autres se butaient aux portes de l'imagination sans parvenir à les ouvrir, plusieurs ne prenaient pas au sérieux ce cours qu'elle planifiait pourtant avec soin. Quelle n'était pas sa joie lorsqu'en fin de session, elle les amenait tous autant qu'ils étaient, envers et contre eux, à extirper du néant l'idée géniale, l'originalité enfouie sous la peur d'être jugé, la beauté dans les réalisations reflétant leur personnalité unique. Dorénavant sans agenda, sans objectif, sans le contact avec ses élèves, elle se sentait dépérir.

Son crâne dégarni dissimulé sous un chapeau de paille à larges bords, elle s'est dépêchée de classer avant l'arrivée de Med, par catégorie, la centaine de volumes abandonnés à leur sort : voyage, art, cuisine, parentalité, roman psychologique, science-fiction, polar, suspense, biographies, essais, pièces de théâtre, poésie, nouvelles, livres jeunesse, dictionnaires, etc.

Devant la besogne déjà accomplie, Med n'a pas répété son injonction.

— Si ça lui fait plaisir... ! a-t-elle chuchoté à un des volontaires posté près d'elle.

Brigitte a poursuivi son labeur, ordonnant les livres à son goût, séparant même la littérature par provenance : québécoise, française, américaine, italienne et le reste. La sueur coule le long de ses tempes, amalgamant quelques cheveux gris échappés de son couvre-chef.

Comme de raison, auprès des autres bénévoles, elle passe pour un peu fêlée du ciboulot. Quand elle tient une idée, difficile de l'en faire déroger. On l'observe l'œil et la bouche en coin.

La récompensant de son entêtement, quelques curieux commencent à se pencher sur ses étagères, repérant d'abord les ouvrages de croissance personnelle et de médecines douces qu'elle a agencés au travers les traités de magie et de divination, son péché mignon.

Dans une autre vie, Brigitte croit avoir été druide, ou quelque chose comme ça. Jeune, elle se passionnait pour la lecture des lignes de la main et le tirage de cartes. Les illustrations des jeux de tarot la plongeaient dans un état extatique, comme le feraient plus tard, au moment de ses études en histoire de l'art, les peintures et les sculptures des grands maîtres, ainsi que les objets créés par les artisans de tout métier. La ferronnerie esthétique et le fer décoratif la ravissaient plus que tout. Les torsades de métal, les lames anciennes, les grillages, les armures antiques, le marteau et l'enclume, mais surtout les flammes alimentées pour en tirer le feu de dieu la fascinaient. C'est pourquoi, lorsqu'elle est tombée sur *Arthur Tremblay, forgeron de village*, publié par le ministère des Affaires culturelles en 1978, dédicacé par monsieur Tremblay lui-même, elle l'a serré contre elle comme un trésor qu'on aurait pu lui dérober séance tenante.

À ce moment surgit un homme zigzaguant entre les badauds, faisant corps avec sa bicyclette comme un centaure furieux qui se serait trompé de pays et d'époque. Ignorant les regards hostiles, il a freiné d'un coup sec devant l'éventaire de bouquins et est descendu de sa monture. Il affiche une drôle d'allure, c'est sûr! : shorts kaki, camisole et sac à dos camouflage, cheveux blonds rares et frisottés, iris incandescents.

Son bronzage excessif, sa bouche édentée, ses mollets et ses bras dignes d'un Rambo hollywoodien ont l'effet d'une force centrifuge sur les passants et les promeneurs du dimanche qui inspectent la marchandise.

- Bonjour, on peut vous aider, monsieur ? l'a questionné Med qui l'aborde telle la gardienne de toutes ces richesses. Étonné, il évalue la belle dame rousse au port de reine qui l'affronte avec un brin d'insolence sous son masque de bienveillance.
- J viens voir vos livres, décide-t-il de lui répondre d'un ton poli. Avez-vous des publications religieuses, des bibles par exemple, n'importe quoi de théologique ? J'ai commencé une maîtrise et j'me documente.

Brigitte tend l'oreille, mais n'intervient pas, un peu impressionnée par l'énergumène. Au besoin, sa compagne saura écarter l'hurluberlu au cas où il les priverait des ventes en accaparant leur attention outre mesure.

- Ah oui ? C'est intéressant, ça. Et quelle université fréquentez-vous ?
- Aucune, m'dame. Chu autodidacte. Moé, c'est l'école de la vie qui m'a formé. Autrefois, j'ai été mitrailleur, lui réplique-t-il avec le ton d'un homme qu'on a blessé, mais qui ne permettra pas à l'assaillant de l'écraser.
- Je vois. Je ne pense pas que nous ayons ce que vous cherchez, monsieur. Je vous invite à...

Lâchant un juron bien gras, il l'enjoint de lui sacrer patience. Furibonde et un peu effrayée, elle recule.

- Attendez, j'ai deux ou trois livres par là-bas que je viens de transporter sur une planche à repasser avec des reproductions d'icônes sur bois, l'interrompt Brigitte sur le coup d'une impulsion irrépressible. J'ai aussi une statuette de Marie et un crucifix, je crois.
- Ah, ouin ? Montrez-moi ça ! se radoucit l'individu. Moé, j'prends tout si vous m'faites un bon prix.

Malgré la sueur qui tache ses vêtements, ses haillons et sa nature marginale, Brigitte sent monter en elle une affection toute maternelle. Autrefois, une maman a mis au monde ce grand escogriffe, l'a nourri et l'a mené à l'école. Est-elle vivante, se parlent-ils, ou s'est-elle détournée de son fils, désespérée d'en faire un citoyen

convenable ? Pendant qu'elle se donne contenance en se penchant vers des boîtes encore pleines, elle lui demande avec cordialité :

- Comme ça, vous avez été mitrailleur ?
- Absolument ! réagit le cycliste ôtant son casque, révélant un désert capillaire, luisant et tatoué de signes mystérieux. Mais je me suis retiré en 1984, ajoute-t-il, comme contraint par une éthique de vérité.

Brigitte ne simule ni intérêt ni perplexité. Elle se redresse, et ce mouvement l'engage à continuer.

- Même qu'on m'prénomrait Coucou Alain ! parce que personne ne me voyait venir, que j'vidais mes chargeurs au moment où personne s'y attendait. J'ratais jamais ma cible, prétend le personnage au timbre d'outre-tombe.
- Vous avez beaucoup voyagé, Alain ? l'encourage-t-elle en plongeant ses yeux dans les siens. À quel endroit étiez-vous posté, en Allemagne, à Chypre, en Ouganda ?

Distinguant sous son bras *Arthur Tremblay, forgeron de village*, Coucou Alain digresse soudain.

- Quand j'avais cinq ans, j'habitais Saint-Fidèle, pis j'ai tué le chien du forgeron avec la carabine de mon père. Vous m'croyez pas ? la brusque-t-il, réagissant à son froncement de sourcils.
- J'vous jure que oui ! l'apaise aussitôt Brigitte. J'imagine que vous avez dû passer un mauvais quart d'heure !
- On peut dire ça ! Y'ont dit qu'mes parents étaient négligents. Les services sociaux sont venus faire leur enquête. Y paraît que ma sœur, c'est ma mère, pis qu'personne s'occupait d'moé. Après, j'ai fait des familles d'accueil. À ma majorité, j'savais pas où aller, j'me suis engagé dans l'armée.
- J'ai trois fils, lui confie Brigitte sans s'arrêter au motif qui l'incite à s'ouvrir ainsi à un inconnu.

Coucou Alain lui jette un bref coup d'œil, mais fait celui qui n'a rien entendu. Poursuivant son soliloque, il se vante d'avoir été repéré pour ses aptitudes, d'avoir fait partie des Forces d'opération spéciales et d'avoir joué un rôle capital pour assurer la sécurité des soldats au sol en situation d'infériorité numérique.

— Qu'est-ce qui a motivé votre retraite de l'armée ? l'interroge son interlocutrice animée par l'intuition que son absence de modestie cache le fait qu'il n'est pas sorti indemne de ces manœuvres militaires.

Coucou Alain esquive la question.

— Combien tu me charges pour toute ça ? s'enquiert-il en rassemblant dans son sac *Ancien Testament*, évangiles, bréviaires et tutti quanti.
— Pour toi, je dirais vingt-cinq cents chacun. Je ne pense pas que nous réussirons à nous en défaire, lui répond Brigitte avec un sourire affectueux.

Abasourdi par le prix ridicule qu'elle lui propose, l'excitation s'empare de lui et il sort d'une pochette un portable de facture récente et s'exclame :

— Faut que je te montre mon installation ! Je viens d'emménager dans un appart vraiment pas cher. C't'un une pièce, mais c'est quand même grand.

Sur ce, il affiche à l'écran plusieurs photographies de son intérieur.

— Dans l'coin, j'ai mis tous mes livres, pis un bureau. T'check comme c'est beau. C'est sombre parce que j'garde les stores fermés. *Anyway*, j'ai pas d'vue. J'ai trouvé une lampe qui éclaire juste c'qu'y faut.

Brigitte opine que son aménagement est tout à fait adéquat pour un travail de longue haleine et qu'elle le juge très courageux. Cédant au charme de la vieille femme, il lui avoue qu'il a un problème de puces de lit et qu'il a suivi des conseils dénichés sur Internet pour s'en débarrasser.

— Vous savez, c'est la responsabilité du propriétaire d'appeler un exterminateur. Un de mes fils a connu le même problème. Faut pas niaiser avec ça !

Pendant qu'il ajuste les sangles de ses sacs accrochés à son vélo, Brigitte lui apporte un trésor : les fiches, les cartables, les crayons et toute une papeterie que lui a légués une amie fauchée par un cancer.

— Tenez, c'est gratuit. Je souhaite les remettre à quelqu'un qui saura en faire bon usage.

— Voyons, c'est trop, souffle l'homme ébranlé. Combien j'veous dois ?

— Rien du tout. Faites-moi juste une faveur. Montrez-moi vos mains, voulez-vous ?

Parcourant de ses doigts déformés par l'arthrite les paumes et les traits prononcés qui traversent de part en part ses battoirs calleux, elle s'agite :

— Vous êtes doté d'une force physique extraordinaire, de pouvoirs surnaturels et vous avez été protégé jusqu'à maintenant par une volonté divine. Là, vous voyez ? Vous possédez ce qu'on nomme un carré magique ! Mais soyez prudent, vous frôlez tous les jours l'autre monde et il vous serait facile d'en franchir les portes.

Au bout de la rue, Med supervise la préparation d'un barbecue. Trois femmes s'activent autour d'un gril fumant. Une odeur alléchante se répand jusqu'à eux.

— Mon beau Alain, c'est le temps pour toi de partir, s'affole soudain Brigitte saisie d'un pressentiment.

Il se redresse, hésite. Des mouettes et une corneille plongent en rase-mottes au-dessus des clients attirés par l'offre de repas. Med lance un appel à tous.

— Venez chercher votre assiette, c'est prêt !

— J'peux pas r'fuser une invitation ! se réjouit-il en s'éloignant de sa bienfaitrice.

Brigitte le voit disparaître en forçant le passage au milieu du groupe d'affamés qui se sont précipités vers le stand de restauration.

Il y eut une bousculade. Les policiers qui supervisaient la circulation ont répliqué vite fait. Des cris, une matraque qui s'abat, un attroupement qui n'en finit pas de croître, une ambulance.

Brigitte est retournée à ses livres, secouant la tête pour chasser cette vision mensongère qui l'a troublée. Au coin de la rue, elle aperçoit la silhouette du cycliste impétueux qui brandit victorieux une saucisse, le scintillement du garde-boue chromé, puis plus rien. S'apprêtant à déposer le précieux volume qu'elle trimbale depuis une heure contre elle, elle tourne la première de couverture et tombe sur une dédicace manuscrite de monsieur Tremblay : « À Brigitte, tu apprécieras sûrement cette enquête sur le plus beau métier du monde. Puisses-tu garder un œil sur le petit Alain qui n'a pas mérité ce qui lui arrive. Je compte sur toi. »

« T'inquiète pas Arthur », murmure-t-elle pour elle-même, je veille¹.

Décembre 2019

¹ Selon la mythologie irlandaise, la déesse Brigitte est la protectrice de la poésie et des arts, et patronne des druides et des forgerons. Elle est parfois associée à Morrigan, déesse celtique de la mort qui régnait sur les champs de bataille aussi identifiée à Medh, épouse du roi d'Irlande. Morrigan a combattu Cuchulain, guerrier irlandais qui, enfant, a tué le chien d'un forgeron.

La liberté au banc des accusés

*Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Paul Éluard*

— Quelle année sommes-nous, monsieur Gautier ?

Monsieur Gauthier y met le temps pour formuler sa réponse. Il en a besoin pour assembler les sons et leur donner un sens.

— J'en ai aucune idée, Monsieur le Juge. J' vous avoue que ça m' sert à rien de l' savoir, vu mon style de vie.

— Bon, bon. Je vais vous énumérer cinq chiffres que vous allez me répéter, exige l'homme de justice.

Le vieillard qui est devant lui paraît se concentrer, puis le jauger avec des yeux pétillants d'intelligence.

— Êtes-vous prêt, monsieur Gauthier ?

— Tout à fait.

— 10, 42, 34, 29, 51. Pouvez-vous me les redonner dans l'ordre ?

— Bien sûr. 10, 42, 34, 29, 51, répète-t-il enfin après une minute d'un mutisme inquiétant.

— Excellent. Gardez-les en mémoire. Plus tard, cet après-midi, je vous les redemanderai.

— D'accord, se domine monsieur Gauthier, conscient de ce qui l'attend s'il échoue. On lui a fait le coup à l'hôpital où, par exaspération, défi et ignorance des conséquences, il a refusé de coopérer. Mais là..., avec cette requête pour l'obliger à terminer ses jours dans un mouroir pour les vieux !

Le magistrat est patient lui au moins, pas comme le jeune blanc-bec qui, au centre hospitalier (hospitalier, mon œil !), lui garrochait ses questions et remplissait son rapport pour en finir au plus vite. L'enclos des malades, comme il le désigne, quel calvaire ! Un milieu aussi froid, hostile et brutal ne conviendrait même pas à des animaux ! Quand il a tenté de se sauver, un gardien de sécurité l'y a ramené.

Il n'est plus tout frais, il se déplace lentement. Contre le cerbère, un gars bien bâti qui lui a fait les gros yeux, il n'a eu aucune chance.

Lavé, manucuré et pédicuré, la barbe taillée, les cheveux peignés et retenus en couette sur sa nuque, nourri et habillé propre, Sidney Gauthier, itinérant de son état, ne se reconnaît pas. Linda, la travailleuse sociale, l'a secondé dans sa préparation. Même si, bien des fois, cette mère Teresa le met en rogne, il doit admettre qu'il peut compter sur elle en cas de pépin majeur. C'est d'ailleurs elle qui l'a aidé à supporter sa résidence surveillée et qui a réussi à récupérer ses livres.

Les premiers jours, il était très agité. Il arrachait le tube qui lui injectait le soluté et la sonde urinaire, réclamait ses effets personnels, hurlait qu'on lui avait volé ses bouquins. Sans cette sainte femme, il n'aurait pas survécu aux assauts d'anxiété qui lui trituraient les tripes.

Le matin de l'audition sur requête pour hébergement forcé, Linda est entrée dans le box des témoins, nerveuse. De là, elle l'a considéré avec gentillesse et, a-t-il pensé, avec aussi une lueur de culpabilité cachée au fond de ses prunelles. Elle a raconté que son travail l'amenait à intervenir de façon quotidienne auprès des sans-abri et qu'elle le connaissait depuis trois ans. Durant cette période, elle a noté des problèmes de comportement et d'hygiène. Pour sa sécurité, elle ne sait plus combien de fois elle l'a exhorté à s'installer dans un logis, mais il a toujours rétorqué que la rue lui fournissait tout ce dont il avait besoin. Deux ans auparavant, elle avait réussi à le convaincre d'essayer. Le propriétaire de la maison de chambres qui lui louait une petite pièce avait dû l'expulser parce qu'il y entreposait une montagne d'objets ramassés dans les poubelles et les fonds de cours, surtout des piles de livres et de journaux.

Non, Sid (le surnom que le milieu lui a donné) n'est pas un homme facile. Des établissements qui accueillent les personnes sans toit pour la nuit ont dû, à l'occasion, le priver d'un lit en raison d'un état de saleté insupportable. Affecté d'une hypertrophie de sa prostate, il souffre d'incontinence, ce qui n'arrange rien.

Elle a vu sa santé se dégrader parce qu'il se moque de se soumettre aux suivis médicaux, ce qui n'est pas du tout raisonnable puisqu'il traîne une hépatite C non soignée qui a dégénéré en cirrhose. Depuis qu'il est contraint à la convalescence au centre d'hébergement, elle se réjouit de sa prise de poids. Elle est inquiète de son obstination à préférer les trottoirs, lui dont les capacités diminuent, sans parler de sa générosité immodérée envers les plus jeunes qui en abusent. Il lui a donné un bref espoir de modifier son mode de vie tandis qu'on le soignait pour sa fracture du fémur. Sa déception a été amère lorsqu'il a repoussé le formulaire d'admission qui lui aurait assuré une place là où il complète son rétablissement.

Sur ces derniers mots, Linda a lancé à Sid un regard de reproche. Celui-ci s'est tortillé un peu sur sa chaise et a détourné les yeux. Sid est furieux. Il n'en serait pas là à défendre sa liberté s'il n'avait pas été tabassé au milieu de l'été. Tout s'est passé très vite, et l'agression dont il a été victime a tout fait basculer.

En face du parc Émilie-Gamelin, tandis qu'il longeait un comptoir de restauration rapide, cinq hommes dans la vingtaine l'ont pris à partie. Ils ont surgi à bicyclette et deux d'entre eux lui ont foncé dessus. Sous l'impact, il est tombé à terre et une douleur fulgurante lui a scié la cuisse. Ils l'ont injurié, lui ont dit qu'il puait, ont jeté ses sacs au milieu de la rue. Parce qu'il les a traités de « sauvages », ils l'ont roué de coups à tour de rôle. Il a cru son poumon gauche transpercé tellement il n'arrivait plus à respirer. Lorsque la police l'a trouvé râlant, ensanglanté et étendu sur le bitume, ses affaires éparpillées d'une intersection à l'autre, il a refusé de porter plainte.

— Ce sont des jeunes, ils ne savent pas ce qu'ils font, a été sa réponse à l'agente qui l'enjoignait d'identifier ses agresseurs.

Au cours de la matinée, l'expert gériatre mandaté par l'hôpital a décrit sa résistance à se prêter aux exercices prescrits par la physiothérapeute pour renforcer les muscles de sa jambe blessée. La sonde urinaire qu'on lui a posée en raison d'infections récurrentes nécessite un entretien régulier, le lavage des mains et la vidange des sacs. Monsieur Gauthier néglige les recommandations et ne se

soucie pas de prendre ses médicaments en respectant les consignes. Son bilan neuropsychologique et l'évaluation psychiatrique pointent vers une détérioration sur le plan cognitif, possiblement un début d'Alzheimer, ce qui entraînerait son inaptitude à mesurer tous les bénéfices qu'il tirerait de vivre en résidence. Après quelques semaines d'hospitalisation, même si monsieur Gauthier a recouvré de l'assurance à la marche et un esprit plus alerte, il adopte de temps à autre un discours empreint de paranoïa et montre une lenteur évidente de la mémoire. Il conclut que l'hébergement pur et simple doit être ordonné.

Le juge a décrété une pause pour l'heure du dîner. Dans son bureau, il consulte le résumé du dossier: Sidney Gauthier d'Alma, soixante-dix-sept ans, études universitaires, baccalauréat ès art, doctorat même, voyages à l'étranger, poste de cadre au sein d'une importante entreprise de services funéraires, lecteur boulimique. Plus loin :

- « fracture du fémur, enfoncement des côtes sans pneumothorax;
- insuffisance rénale requérant une sonde urinaire permanente, cirrhose sur hépatite C;
- interventions chirurgicales: réduction de la fracture et sonde urinaire. Passivité du patient aux séances d'ergothérapie et de physiothérapie. Mobilité réduite et déficit d'équilibre;
- déficience cognitive majeure: absence de jugement et d'autocritique. Le patient ne mesure pas la gravité de son trauma. Dénutrition;
- délirium: lors de l'admission, le patient a prétendu qu'il est une réincarnation de Siddârtha Gautama et a réclamé sa liberté;
- Alzheimer: test de dépistage positif. »

À la demande du juge, la stagiaire d'office a imprimé une série de questions posées aux personnes soupçonnées de souffrir d'Alzheimer: Égarez-vous des objets? Oubliez-vous d'éteindre la cuisinière? Laissez-vous votre porte déverrouillée? Vous arrive-t-il de manquer des rendez-vous? Savez-vous la date du jour? Vous perdez-vous en conduisant? Est-ce compliqué de prioriser vos

tâches de la journée ? La manipulation d'ustensiles pour manger ou d'articles d'hygiène personnelle vous cause-t-elle des problèmes ?

« Pas fort », se dit le juge qui voit mal comment un tel questionnaire peut correspondre au quotidien d'un itinérant. Affamé, il s'attaque à la pointe de pizza que l'étudiante lui a apportée. Avec un couteau et une fourchette de plastique, il s'escrime à couper la croûte épaisse et molle qui trempe dans la sauce tomate. Conscient du peu de temps qu'il lui reste avant de retourner siéger, il y mord à belles dents. La garniture, obéissant aux lois de la gravité, dégringole sur sa chemise.

Catastrophé, il se précipite à l'intérieur de son cabinet de toilette. Après avoir nettoyé le désastre et ajusté son rabat à plis par-dessus sa chemise et sa toge pour en dissimuler les traces, il jette un coup d'œil dans le miroir et soupire. Sa barbe, toujours très forte, nécessite un bon rasage. Énervé par le cercle orange qui surgit derrière le rabat lorsqu'il lève le bras vers son visage, il se coupe.

« Ma foi, l'expert de ce matin serait capable de me diagnostiquer cette maudite maladie ! »

En après-midi, doit être entendu un autre médecin, celui-là appelé à représenter les intérêts de monsieur Gauthier. Auparavant, monsieur le juge s'est adressé à Sid, le priant de lui indiquer l'année en cours, puis de retenir cinq chiffres qu'il devra lui répéter en fin de séance. Le vieil homme a eu l'air amusé et n'a pas fait d'histoire, mais ses réponses étaient lentes à venir comme lorsqu'on communique avec une personne à l'étranger et que le réseau téléphonique impose un délai. « On verra bien », s'est dit le magistrat.

Pendant une heure, le deuxième expert a expliqué qu'il ne peut appuyer les conclusions de son confrère. Pour sa part, il a estimé le patient cohérent, logique et calme. Il l'a lui aussi soumis aux tests d'évaluation cognitive, mais n'a pas obtenu les mêmes résultats. Il croit que ceux du premier expert ont pu être teintés de façon significative par l'agression encore récente au moment des observations consignées, de l'hospitalisation forcée et des opérations subies pour sa jambe et

ses problèmes urinaires. Il n'a relevé aucun signe d'Alzheimer ni trouble psychiatrique.

— C'est sûr que les choix de monsieur Gauthier sont particuliers ! C'est un solitaire et un excentrique, c'est le moins qu'on puisse dire. À preuve ses études de doctorat en philosophie et le fait qu'il a démissionné d'un emploi bien rémunéré qu'il a occupé à Alma pendant quarante ans pour aller vivre dans la rue depuis maintenant dix ans ! Pour parler en termes médicaux, je dirais qu'il est doté d'une personnalité atypique qui le rend incapable de se plier aux règles de la société.

Pendant qu'il se rassoit, un silence s'installe, pesant. Perplexe, le juge se gratte la tête en consultant le résumé écrit, fourni par le témoin : rétablissement rapide de la mobilité, pas de déficit neurocognitif, pas de signe de la maladie d'Alzheimer ni de trouble psychiatrique. À la dernière ligne, il sursaute : la sonde urinaire dont l'autre expert a fait grand cas a été retirée avec succès !

« Que peut bien cacher cette omission ? » s'étonne le magistrat. Au même moment, un cillement aigu perce son oreille droite. Il porte aussitôt la main à l'appareil qu'il enlève et dépose devant lui : la pile de sa prothèse auditive vient de rendre l'âme. Il ouvre un tiroir, en sort une nouvelle et procède au remplacement. Ce faisant, son geste se fige dans un bref instant de réflexion. « Se pourrait-il que monsieur Gauthier soit sourd et lise sur les lèvres, que personne n'ait pensé à évaluer son ouïe ? » s'interroge-t-il, circonspect.

Requis de monter à son tour dans le box des témoins, monsieur Gauthier s'avance en marchant presque normalement, si ce n'est une légère boiterie. À l'intérieur de sa poitrine, les battements de son cœur sont si forts qu'ils l'étourdissent.

— M'entendez-vous bien, monsieur Gauthier ? articule le juge.

— Sauf votre respect, bien assez, lui répond Sid en gardant les mains jointes devant lui.

L'homme de loi a saisi à demi-mot la boutade, mais ne s'en formalise pas. Sautant du coq à l'âne, il l'emmène sur un tout autre terrain, poussé par une intuition. L'échange qui suivra se déroule au ralenti, devant une assistance médusée.

- On m'a dit que vous aimiez beaucoup la lecture, monsieur Gauthier.
- Oh oui, votre honneur! se détend l'itinérant, soudain mis en confiance. Si vous voyez un clochard assis quelque part en train de lire, c'est moi! s'exclame Sid avec des yeux qui brillent.
- Alors, laissez-moi deviner que vous avez déjà lu Siddhartha d'Herman Hesse, ajoute le juge sur un ton complice, en détachant chaque syllabe.
- «Le contraire de la vérité est aussi vrai que la vérité elle-même», cite de mémoire et avec ferveur son interlocuteur.
- «Je consens volontiers que la Sagesse d'un homme ait toujours aux yeux de certains autres un petit air de folie», renchérit le magistrat en adressant un regard sévère aux requérants de l'hébergement forcé présents dans la salle.
- À ces gens qui vous disent inapte, qu'avez-vous à répondre? le sonde l'homme de loi, curieux de vérifier sa compréhension de la situation.
- Vos mots légaux, j'ignore toute leur portée...
- Que vos choix portent atteinte à votre santé, votre sécurité et met même en danger votre survie, l'éclaire le juge en reculant son fauteuil.
- C'est pas parce que j' tiens à ma liberté que j' suis fou! s'emporte-t-il en passant un doigt entre son col de chemise et son cou rougi par la friction du coton un peu rude contre sa peau. Comme Bouddha, je défends ma liberté d'être moi, de penser comme je l'entends, de faire les choix qui sont les miens et qui correspondent à ma liberté de conscience. Pour vous dire la vérité, rien qu' la vérité, l'hébergement j'y suis bien, très bien même. Peut-être que j'y resterai, peut-être pas. Mais il faut que ça soit moi qui décide, personne d'autre.
- Hum... On vous dit prodigue, insiste le magistrat, que les jeunes de la rue vous détroussent à l'occasion et que vous ne dénoncez personne.
- Je crois en la générosité et en la bienveillance. Vous savez, en général, les gens ont bon cœur. Si la vie les a trop maganés et qu'ils se comportent en

voyou, ils peuvent encore changer au contact de la bonté, disserte le vieil homme.

— Pouvez-vous me répéter les chiffres que je vous ai énumérés en début de séance cet après-midi ?

— Facile : 10, 42, 34, 29, 51.

À la fin de la journée, tandis que le soleil se couche sur le Palais de Justice, la lumière se fait dans la salle d'audience. Monsieur le juge tranche :

« Aujourd'hui, je dois statuer sur la capacité d'un homme à prendre des décisions pour lui-même. Je ne doute pas des bonnes intentions du personnel de l'hôpital et du centre d'hébergement qui ne veut que le bien, je dirais plus le mieux, de leurs bénéficiaires. Mais conclure à l'inaptitude de monsieur Sidney Gauthier doit découler à l'évidence de l'existence d'un trouble cognitif majeur. À mon avis et sur la base de la preuve bien sûr, tel n'est pas le cas. Il ne suffit pas que ses choix ne soient pas les nôtres. Encore faut-il qu'il n'en comprenne pas les conséquences. Or, selon ce qu'il m'a démontré, il en a connaissance et maintient son point de vue. Je ne peux que respecter sa décision et ordonner qu'on le laisse vivre comme il l'entend. La cour est levée. »

Janvier 2020

Vénus ou Ondine, même combat

Denise se promettait d'acquérir un jour une résidence secondaire, un coin de paradis au bord d'un lac. Son ambition était modérée : un abri de planches, une véranda où lire ou somnoler en écoutant la pluie, ainsi qu'une petite embarcation sans prétention mais indispensable. Avec détermination, elle a amassé la somme nécessaire à la réalisation de son rêve. Parvenue à la retraite et dotée d'économies suffisantes, elle a commencé à épilucher les annonces immobilières. Elle n'avait pas prévu composer avec un conjoint qui n'en voudrait pas.

Malgré son insistance, le compagnon de Denise a refusé d'acheter ce qu'il qualifie de « paquet de troubles ». Une deuxième maison à entretenir et à protéger des voleurs, la pelouse à tondre en double, un surplus de voisins avec lesquels s'accommoder, le tapage des hors-bord et des motomarines, non merci.

Cependant, ils se sont entendus pour louer chaque année, au cœur d'une réserve faunique, une bicoque près d'une jolie grève qui descend vers un plan d'eau uniquement peuplé de poissons, de tortues, de canards et de grenouilles. Pas de gazon mais des conifères et des feuillus majestueux, pas d'humains à proximité, mais le gazouillis des oiseaux et le vrombissement incessant des mouches. La sainte paix ! Denise reconnaît qu'elle y trouve à peu près son bonheur.

Mais tout n'est pas parfait. Cet été, le souvenir des saisons passées endigue son envie de mettre à l'eau le canot prêté aux vacanciers. Non vraiment, la perspective d'une excursion avec son mari ne l'enchantent pas beaucoup. Elle résiste, sa tête grise demeurant penchée au-dessus d'un gros polar dont la lecture semble l'absorber. Rien ne transparaît de la lutte que Denise se livre. Le volumineux bouquin la garde de s'attarder à la vue de la coque renversée, enchaînée à son support. Un véritable supplice de Tantale !

Pour recouvrer la clé du cadenas qui le canot à la terre ferme, il faut remonter quelques décennies.

Son père désirait l'appeler Vénus ou Ondine, mais sa mère s'y était opposée : trop original. Elle avait choisi Denise, ce qui n'avait pas du tout plu au paternel : trop ordinaire. Elle s'était montrée intraitable et le curé inscrivit « Denise », « le prénom d'une sainte martyre » approuva-t-il en signant le registre.

Elle a grandi au centre-ville, dans un logement cerné d'immeubles et d'artères bruyantes, la ruelle et sa forêt de garages dressant autour d'elle son unique parc de jeux. En mal de nature, ses parents s'étaient portés acquéreurs d'un chalet à deux rues d'une plage publique, dans un lieu de villégiature situé à trente minutes de route. Dès la fin mai, ils s'y rendaient tous ensemble pour la dépoussiérer et réparer les dommages causés par l'hiver. Au plafond de la remise se nichait un trésor.

Acheté au Village-Huron, le canot qu'on y rangeait représentait une extravagance, vu leur budget limité. Fillette, Denise raffolait des randonnées sur l'eau. On l'assoyait à même le fond, tandis que papa et maman ramaient, l'homme en poupe et la femme devant. Elle adorait le doux roulis, les éclaboussures et le rase-mottes des mouettes. Très vite, elle ne se contenta plus de voguer de temps à autre et entreprit de les harceler pour multiplier les sorties sur le lac.

Avant même qu'il soit raisonnable de laisser une enfant manœuvrer seule sur les flots, ses parents lui avaient enseigné les secrets de la navigation. Au centre de sa coquille d'écorce, sa tignasse blonde ondulant jusqu'à la taille, elle attirait les motorisés. Fier de sa fille, son papa s'exclamait « On dirait Vénus ! », ce qui agaçait sa maman. « T'éloigne pas Denise ! » l'avertissait-elle, même si elle la savait compétente. Ce conseil inutile servait surtout à rappeler à l'ordre l'entêté.

Puis, des difficultés financières ont forcé la vente du chalet, accessoires et principal.

Différée, l'invite devient d'autant plus impérieuse. Comment repousser davantage la tentation ? Au bout du compte elle cédera, s'illusionnant que, cette fois, il en ira autrement.

« J'me mets derrière », impose Pierre-Jean. Mauvais signe : la boucle du temps se mord la queue. Son mari revendique la position de direction bien qu'à l'évidence, toute sa morphologie réclamera bientôt plus de confort. Denise s'installe à la proue, s'alloue une profonde respiration, retient un soupir. Pas grave, l'essentiel se coule dans la danse des vagues que son corps adopte avec naturel.

Mais quelques coups de pagaie et ça se gâte, car son conjoint fait fi de toute technique. Non seulement rame-t-il à droite et à gauche en tâchant de maintenir la ligne droite, mais il trône assis, indifférent au déséquilibre qu'il crée ! « À cause de mes genoux anguleux et de mes varices, tu comprends ça, hein Denise ? »

Gêné par l'étroitesse du banc, il s'agite de plus en plus, rectifie sa posture dans l'espoir de soulager ses ischions douloureux. Inattentif au rythme qu'elle tente d'imprimer pour favoriser une glisse harmonieuse, il gigote et rompt la cadence. L'humeur altérée, elle ménage ses forces, épie les sons qui lui proviennent de l'arrière, attend, synchronise la prochaine poussée, se déhanche pour rétablir le canot qui tangue. À soixante ans bien tassés, elle se félicite de sa souplesse et de sa flexibilité conservées et, rumine-t-elle toutefois, cultivées durant quarante ans de mariage. L'aviron hésite, suspendu dans les airs. Plus tard, il repose sur le plat-bord, désœuvré.

Le couple mal accordé longe la rive. Pierre-Jean souhaite surprendre l'original, la loutre et le renard tapis sous les arbres. Le bateau vacillant avance, encerclé d'insectes piqueurs. Denise proteste, Pierre-Jean s'obstine. Le ton monte. Elle se retourne, cherche à le persuader qu'ils seraient moins assaillis s'ils se déplaçaient plus vite et plus au large. À bout d'arguments, elle combine un coup en J, un coup circulaire et un appel actif, exercice complexe et risqué. Ils dévient, il se fâche :

— Fais comme tu veux !

— Ben non justement..., réplique-t-elle, regrettant aussitôt la parole prononcée comme par mégarde.

Elle aurait dû partir tôt le matin, pendant qu'il dormait, mais il l'aurait blâmée de ne pas l'avoir emmené avec lui. Ce n'est pas d'hier qu'elle a conclu ce marché difficile, amour contre... Le mot lui échappe. En son âme et conscience, que peut-elle lui reprocher ? À la maison, il contribue aux corvées domestiques, même s'il exige qu'on l'en remercie. Il l'embrasse matin, midi et soir, à son départ pour le travail et au retour. « Je t'aime, m'aimes-tu ? » constitue son mantra quotidien, un brin irritant. Qui d'autre peut s'en vanter ? Où pêcherait-elle donc le droit de se plaindre ?

Un silence dupliqué flotte entre eux. Denise lève les yeux vers la cime des épinettes, le ciel aveuglant, l'incomparable absence de nuages et de vent qui ajoute à sa frustration. Armée de patience, elle songe que dans une heure au plus, ils accosteront au quai et qu'alors elle plongera sous l'eau, là où la fraîcheur du courant calmera la violence qui congestionne ses veines.

À peine amarrés, elle s'élance. L'immersion orgasmique délie ses membres. Denise se métamorphose, incarne Ondine jusqu'à ce que le souffle lui manque.

— Ça va ? T'es sûr que ça va ? la questionnera-t-il tandis qu'elle émergera enfin, nulle marraine-fée n'étant venu la délivrer du pacte amoureux scellé en son inconséquente jeunesse.

Penaud, Pierre-Jean essaiera de se déculpabiliser :

— J'ai pas tes belles fesses, moi !

Denise, Vénus callipyge, n'a rien à redire. Ainsi célébrée, l'homme est pardonné.

Juillet 2020